

### *Du moins les couleurs sont vraies*

Ort. Deux semaines après sa naissance, elle l'avait nommé Ort. Elle n'avait pas pensé, alors, qu'il ne porterait ce nom que trois ans. Que passées trois courtes années, elle ne le verrait plus jamais sans un masque. Seulement quelques heures par jour, puis quelques heures par semaine. Qu'elle ne l'appellerait plus que de son nom d'airain.

Mina devait voir son fils le lendemain matin. Elle devait encore réviser son texte. La mémoire n'avait jamais été son fort : petite, elle redoutait comme la peste les récitations de versets. Ses erreurs durant les psalmodies lui avaient souvent valu des coups de bâtons de ses maîtres. Mais là, c'était différent. Elle devait savoir son rôle parfaitement. Et chaque semaine, consciencieuse, assise dans son étroit logis, elle forçait les mots à prendre place, en ordre, dans son esprit et dans sa bouche, jusqu'à ce que tout soit impeccable.

« Ort ». C'était un joli nom. Mina n'avait jamais eu le courage de le donner à l'un des trois fils qu'elle avait eus par la suite. Ort resterait pour elle le nom de son aîné. Elle ne cessait jamais de l'avoir en tête lorsqu'elle pensait à lui, tout en sachant qu'il ne devait à aucun prix franchir ses lèvres. Jamais. Quelle mère aurait voulu priver son enfant de la vie éternelle ?

*Qu'ai-je fait pour que les dieux me choisissent ainsi pour porter le Rouge ?*

Mina venait d'une famille pieuse, mais modeste. Des gens de peu, mais qui n'avaient à rougir de rien. Mina pouvait regarder un prêtre ou même un Gardien droit dans les yeux, sans avoir honte. Son père et ses deux frères étaient morts en héros dans la Guerre Sainte contre les monothéistes. Sa mère, recluse dans un monastère, consacrait sa vie à la Dyade.

Mais Mina, elle, n'avait rien accompli. Elle se savait médiocre. Une petite couturière ordinaire. Respectueuse des dieux, mais sans rien d'une sainte : une femme du peuple, comme il en est des milliers à Iroumé. Comment les dieux avaient-ils pu la choisir pour mettre au monde un Éternel – l'un des Cinq primordiaux ?

*Le Rouge. J'ai porté, mis au monde, allaité, aimé le Rouge.*

D'abord, elle ne s'était doutée de rien. Elle s'était à peine étonnée quand, sur le petit crâne de son fils encore bébé, des cheveux de feu avaient commencé à pousser. Il n'y avait jamais eu de roux dans sa famille, mais ils n'étaient pas si rares que cela à Iroumé ; Mina se rappelait qu'à l'école, petite, elle avait

eu une camarade rousse – Cédia ? Sodia ? Mais à part ça, Ort était un enfant ordinaire. Vif, affectueux, adorable – mais, c'était une évidence pour elle, ordinaire. Non, elle ne s'était doutée de rien jusqu'au troisième anniversaire d'Ort, quand les Gardiens avaient procédé à son examen.

Tous les enfants en passaient par là : c'était une simple formalité. Quand un petit passait les trois ans, on l'amenait au temple le plus proche. Des Gardiens venaient, dans leurs tuniques grises. Le prêtre local observait les membres du haut-clergé, terrifié et admiratif. Les Gardiens s'enfermaient avec l'enfant dans le Pensoir, à l'arrière du temple. Ils en ressortaient au bout de quelques minutes, bénissaient le petit au nom de l'Identique et du Différent, et le remettaient à ses parents.

Cela s'était passé ainsi pour tous les enfants que Mina connaissait. Pas pour Ort. Les Gardiens l'avaient gardé une bonne heure dans le Pensoir, et en sortant, ils avaient semblé joyeux, presque euphoriques. Des Gardiens euphoriques – imaginez ça !

*C'est là qu'ils m'ont dit qu'ils devaient immédiatement l'emmener à l'Aréopage, sur la troisième colline d'Iroumé. J'ai su qu'Ort était spécial.*

Mina avait amené son fils. Pour la première fois de sa vie, elle était entrée dans le bâtiment gigantesque. Ses immenses colonnes de métal et de marbre supportaient des tourelles et des dômes par dizaines, en ce qui semblait un miracle du Léger. Suivie par deux Gardiens mutiques, elle avait vu les couloirs spacieux inondés de lumières colorées, qui se reflétaient dans des miroirs innombrables et vous faisaient tourner la tête. Elle avait vu les statues des dieux, présentes partout ; celles en marbre, immenses, posées sur des socles dans les grandes salles ; celles en argile, minuscules, disposées dans chaque recoin des pièces, au rebord des fenêtres, derrière les meubles, et qu'elle trouvait même parfois dans les poches de ses vêtements ou enroulées dans les cheveux de son fils, sans jamais voir la main qui les avait placées là. Elle avait parcouru la salle des Noms, sur les murs de laquelle tous les noms de tous les dieux, dans toutes les langues, devaient être écrits et réécrits chaque jour par une armée de Gardiens silencieux. Elle s'était promenée dans les jardins et avait respiré les odeurs des fleurs sacrées, l'arnille, la joliane, le vivreon ou l'estioroule, au parfum parfois délicieux, parfois âcre et écœurant, parfois simplement répugnant, et dont chacune avait été créée par les Gardiens dans le but d'honorer un dieu en particulier.

Mina et son fils étaient restés une semaine à l'Aréopage. Ort avait passé ses journées avec des Gardiens, qui s'étaient succédé pour l'examiner. Le soir, Ort et elle avaient dormi ensemble dans une chambre immaculée. Mina se rappelait la douceur des draps de soie blancs, et l'angoisse de son petit, qu'elle calmait par des baisers, des caresses, des histoires. *Le garçon aux trois flûtes*, c'était le conte favori d'Ort ; et elle sentait son petit corps se détendre, se lover contre elle avec un frisson de plaisir anticipé, chaque fois qu'elle acceptait de le raconter une nouvelle fois. « Il était une fois, il y a bien longtemps, dans la province de Sitoï, vivait un petit garçon qui aimait plus que tout jouer de la flûte... ».

*Au bout d'une semaine, les examens étaient finis. Ils étaient sûrs de leur coup. Ils m'ont expliqué pourquoi nous étions venus, ce qu'ils avaient découvert. Ils m'ont dit que, sans doute possible, mon fils, celui que j'appelais Ort, était un Eternel. Un Primordial. Ils m'ont révélé son nom d'airain : le Rouge.*

Mina avait déjà vu le Rouge il y a longtemps. Elle était une adolescente maigre, aux cheveux encore presque blonds, et ce jour-là elle portait le tablier blanc des vierges qu'on ne sortait que pour les fêtes. On fêtait le grand Jubilé. Et elle l'avait vu. Un vieil homme chauve, courbé, à la barbe poivrée, en habit rouge vif, entouré de Gardiens masqués, qu'on avait placé sous une épaisse cloche de verre. Il avait salué la foule du haut d'un char, tiré par une dizaine de chevaux, traversant la ville au cours de l'après-midi du Jubilé. Mina avait pu le regarder quelques minutes, se haussant du mieux qu'elle pouvait au milieu d'une foule surexcitée. L'air, ce jour-là, était empli d'une odeur d'encens, de sueur et de viande grillée. Un peu après, elle avait aussi vu le Bleu, celui-là d'encore plus près, et avait cru apercevoir le Noir au loin, mais elle avait raté les deux autres Primordiaux, qui avaient tourné dans d'autres quartiers de la ville.

*Si on m'avait dit qu'un jour il sortirait de moi. Le Rouge éternel.*

Elle voyait son fils – le Rouge – de moins en moins souvent. Leurs rencontres étaient un théâtre, le plus codifié qui soit. Dès après le verdict des Gardiens, elle avait dû commencer à porter un masque peint en présence de son fils. Lèvres fines et rosées, nez franc, sourcils tendres, un petit point magenta sur le front : tel était le visage de la Mère du Rouge. Depuis longtemps déjà, elle ne décidait plus réellement ce qu'elle devait dire ou faire en présence de son fils. Ses présentations et ses révérences étaient écrites dans les moindres détails par les Gardiens. Des règles strictes régissaient leurs conversations.

D'innombrables yeux la surveillaient pendant les rares heures qu'elle passait avec son fils. Mina le savait, mais elle n'avait pas besoin de cette surveillance pour obéir. Elle était prête à tous les efforts pour garantir à son fils la vie éternelle à laquelle il pouvait prétendre, étant le Rouge. Les autres humains n'auraient dans l'au-delà qu'une semi-existence de fantômes. Ils seraient des souvenirs, des souvenirs de souvenirs, de vagues traces, parfois simplement des noms ; pour certains, ceux qu'on avait condamnés à l'effacement, ou bien pour les monothéistes qui se privaient délibérément de la faveur des dieux, ils ne seraient plus rien du tout. Mais pour son fils, ce serait différent. Le Rouge était éternel, vraiment vivant pour toujours, et son fils, si tout se passait bien, si les rituels étaient respectés, si les dieux se trouvaient contentés – son fils était le Rouge.

Le seul geste spontané qu'elle s'autorisait en présence de son fils, et qu'elle savait adressé moins au Rouge qu'à Ort, c'était celui par lequel elle serrait sa main dans la sienne, imprimant à ce contact plus de force, de tendresse, d'amour débordant, que sans doute ce que la mère du Rouge aurait dû faire. Les Gardiens s'en rendaient-ils compte ? Sans doute. Et, sans doute, ils lui passaient cette unique faiblesse, à laquelle, elle le savait, elle devrait également bientôt renoncer.

*Le texte de cette semaine est vraiment difficile. Il faut que je le révise encore...*

Ecrit en longs caractères élégants sur un papier blanc épais portant l'en-tête de l'Aréopage, le texte qui lui avait été remis la veille par un Gardien commençait, comme souvent, par la salutation grandiose : « Rouge, couleur intouchée des flammes et du sang, des ciels funestes, des crépuscules et des aurores, essence immuable du sensible, je te salue, moi, ta mère ». Puis venait le texte de la semaine, qui portait sur l'anniversaire imminent du Rouge. Dans quelques jours, cela ferait douze ans qu'elle avait donné naissance à son petit garçon, qu'elle avait nommé Ort; un petit garçon qu'elle devait dorénavant contribuer à rendre éternel, en gagnant, par son travail constant, sa soumission aux rituels et ses prières, la faveur des dieux.

*« Rouge, mon fils, l'ère vermeille, l'ère du tendre calme et des pensées sages, touche à sa fin. Ainsi que les Gardiens te l'ont dit, ainsi que ton cœur doit maintenant le sentir, tu vas bientôt entrer, Rouge, dans l'ère qui éternellement lui succède, l'ère écarlate, l'ère des soupirs, des réveils et des souhaits sans limites. Et aujourd'hui, moi, ta mère, je viens te parler de ce qui t'attend... »*

\*\*\*

« ...et c'est à mes souhaits de mère que l'ensemble des choses sensibles et des tendances essentielles s'associent, et tous conspirent à te contempler, et à saisir tes modes, tes souffles, tes nuances infinies ».

Assis sur un lit aux draps vermillons, une jambe repliée sous lui, le Rouge écoutait sa mère finir son monologue, le regard braqué sur la fenêtre qui donnait sur le jardin-serre. Un rayon de soleil chauffait son visage très pâle et faisait reluire ses longues boucles rousses. Le discours de sa mère terminé, il vit le visage masqué s'approcher de lui. Sa mère portait une robe grenat, ample et structurée, dont le col montait jusqu'au menton. Elle s'assit à son côté, et comme d'habitude, s'empara de sa main gauche, qu'il avait laissée posée négligemment sur le drap.

« Comment vas-tu, Rouge ? Qu'as-tu fait aujourd'hui, et hier, et la semaine passée ?

-Tout va bien ». Le Rouge sentit qu'il devait en dire plus. Ses journées étaient toutes ressemblantes. Cinq heures par jour, il demeurait au Pensoir de la Maison du Rouge, où les Gardiens lui faisaient pratiquer la méditation. Assis en tailleur, il devait visualiser une par une toutes les nuances du rouge. Le reste du temps on lui faisait prier les dieux, apprendre des poèmes, et surtout, les mathématiques et la logique.

« Avec Viso j'ai continué sur les sections coniques, puis Ark m'a fait examiner – encore – des syllogismes. On est monté jusqu'à vingt-sept prémisses.

-Voilà des savoirs dignes du Rouge ! Que ton esprit s'en empare, et contemple ces vérités aussi immuables que ton essence ! »

*Quoi que je dise sur mes cours, elle répond toujours ça. En me serrant la main, très fort.*

Le Rouge, d'ordinaire, acceptait ces réponses. Aujourd'hui, elles le frustraient. Il continua, un sourire aux lèvres.

« Puis Viso et Ark m'ont appris à réfuter le principe de non-contradiction. Il est vraiment très facile à réfuter. Je suis bien content d'avoir appris ça.

-Encore un savoir digne du Rouge ! Moi, ta mère, je me réjouis que tu saisisse de telles vérités éternelles ».

*Ah ah ! Si elle savait ! On ne peut pas réfuter le principe de non-contradiction, Ark me l'a dit au moins un millier de fois. C'est la chose la plus importante en logique. Elle ne comprend vraiment rien, je ne sais pas pourquoi je lui raconte tout ça.*

Le Rouge sentit l'emprise de sa mère sur sa main se resserrer encore, et ce contact qui d'ordinaire ne lui déplaisait pas l'exaspéra soudain. Il retira subitement sa main, et continua à lui raconter sa semaine, d'une voix forte et haut perchée. Comme on accomplit un devoir. En croisant les bras, pour ne plus prendre de risques.

« Ah, et puis, ce matin, j'ai fini ma partie de *lenet* avec Cigba. Elle durait depuis deux semaines. Il m'avait pris trois de mes quatre châteaux, et j'étais sur le point de perdre. Mais il y a trois jours, au réveil j'ai eu une idée : il y avait une faille dans sa défense, au niveau du ruisseau. Une structure en sixte mineure, bien cachée. Je ne l'avais pas vue pendant tout ce temps, mais elle m'est apparue soudainement dans mon lit, peu après avoir ouvert les yeux. Je l'ai exploitée, et j'ai gagné en quelques tours, directement, en prenant son trône. C'est la première fois que je gagne contre Cigba ! ».

Le Rouge n'avait aucune envie de continuer à parler ainsi à sa mère. Il savait qu'elle n'avait jamais joué au *lenet* de sa vie. C'était un jeu de Gardiens. Mais surtout, le Rouge avait autre chose en tête, qui l'occupait presque entièrement. La jeune fille inconnue, à la robe fendue.

*Je ne comprends pas. Pourquoi personne ne m'en a parlé ? Il y a quoi, cent cinquante personnes dans la Maison ? Je les connais toutes. Je suis sûr, absolument sûr, qu'elle vient d'arriver, et personne ne me l'a présentée. Je ne connais pas son nom. Je ne sais même pas ce qu'elle fait ici.*

C'était arrivé avant-hier. Il se promenait dans le jardin-serre, à l'endroit où le ruisseau coule entre les rosiers. Il s'était assis sur le petit pont de pierre, pour regarder les poissons dans le ruisseau. Il y en avait des rouges corail aux taches blanches, des pourpres avec une queue rubis, et même un gros, rouge brique, à la face moustachue, dont la nageoire gauche avait été à demi arrachée.

Un bruit l'avait soudain tiré de sa contemplation. Relevant la tête, il la vit. Elle venait de cueillir une rose rouge, en respirait le parfum à travers son masque. Elle demeura là, à quelques mètres de lui, pendant de longues secondes, avant de disparaître dans une allée. Sur son masque, qui semblait tourné vers le lointain, mais lui faisait face, était figuré un visage aux traits fins, à la bouche petite et peinte en rouge cardinal, aux sourcils inexistantes. Mais ce qui lui était resté à l'esprit, et revenait le hanter depuis deux jours, c'était sa robe. Sa robe ! Une robe vaporeuse, en gaze incarnat, fendue jusqu'à mi-cuisse, qui dévoilait à chacun de ses pas son corps – un corps étrange, dont le souvenir obsédait le Rouge.

C'est qu'il n'avait jamais vu un corps pareil ! Tous les Gardiens étaient des hommes, et les femmes qu'il croisait au jardin-serre ou dans la Maison étaient toutes âgées et camouflées par des vêtements amples qui ne laissaient pas voir grand-chose. Mais une jeune fille, un corps de jeune fille, et bien visible encore – cela, c'était nouveau. Les jambes dévoilées par la fente étaient extraordinairement fines, puis elles s'élargissaient, et le tout rétrécissait subitement au niveau de la taille. Remontant mentalement, encore une fois, le corps de l'inconnue, le Rouge songea à ce qui se passait au-delà de la taille : le tronc s'épanouissait, puis la robe s'ouvrait sur une large fente dont les contours faisaient paraître deux globes proéminents. Tout cela passait et repassait dans son esprit. Décidément, il ne voulait penser à rien d'autre. Il en aurait voulu une peinture dans sa chambre, au lieu des tableaux de roses rouges et de ciels pourprés qui occupaient ses murs.

*Hier je suis retourné au jardin, peut-être dix fois, et même entre deux tours de lenet, et je ne l'ai pas vue. Est-ce qu'elle reviendra ? Je devrais demander aux Gardiens. Mais quand même c'est étrange, parce que normalement ils auraient dû me la présenter. Ils me présentent toujours les nouveaux de la Maison. Ou peut-être que c'était une personne de l'Extérieur ? Qui serait entrée par accident ? Le problème, c'est que je ne sais même pas son nom. Ou alors, c'était un rêve. J'ai tellement rêvé d'elle les nuits dernières... je ne suis plus sûr de rien... peut-être qu'elle n'a jamais existé...*

Le Rouge entraîna sa mère vers le jardin-serre. Ils passèrent les massifs d'amarantes et les grands buissons d'aubépines, jusqu'aux allées de rosiers, que le Rouge entraîna sa mère à parcourir d'un pas vif. Du regard, il cherchait, espérait la jeune inconnue. Plusieurs fois il crut l'apercevoir, avant de comprendre qu'il ne s'agissait que d'un jardinier, d'un buisson, d'une ombre – d'un envol de papillons.

Il était incapable de se concentrer sur ce que sa mère lui disait, répondait distraitement à ses questions. Puis il n'y tint plus :

« Tu sais, c'est amusant, l'autre jour ici il y avait quelqu'un de nouveau, que les Gardiens ne m'avaient pas présenté. Elle marchait parmi les rosiers. C'est drôle, non ? Je connais tout le monde ici, normalement... ». Un silence. « Elle était un peu plus grande que moi, et elle portait une drôle de robe, pas du tout comme la tienne. »

La respiration de Mina se fit plus forte, elle laissa passer quelques secondes, déglutit, puis, d'une voix calme, demanda :

« Elle était jolie ? »

-Oui. Enfin, son masque était joli. Ses lèvres étaient peintes en rouge cardinal. Elle avait aussi de drôles de jambes, toutes fines.

-Je parlais de sa robe ».

Le garçon rougit. « Oui, c'était une jolie robe, avec des trous. Je n'avais jamais vu une robe pareille.

-Tu aimerais bien la revoir ? » Mina s'efforça de mettre toute la douceur du monde dans sa question.

« Oui, ce serait intéressant. Elle n'était pas comme tous les gens que je vois ici. Je me demande si elle va revenir aujourd'hui ». Et, ayant dit cela, il entraîna sa mère dans les allées, se mettant, ouvertement cette fois, à la recherche de la jeune fille.

*Oui, ce serait vraiment drôle qu'elle soit là de nouveau. Avec la même robe. Ou peut-être même une autre robe. Une robe qui ne soit pas rouge, par exemple, une robe de la couleur du ciel, ou des nuages. Si elle était là, je pourrais lui demander son nom. Peut-être qu'elle sait qui je suis, et peut-être qu'elle m'obéirait, parce que je suis le Rouge.*

Le Rouge sentit un frisson confus l'envahir. Il s'imaginait approcher de la jeune fille, effleurer la robe de gaze, puis sans savoir pourquoi, il eut honte, et son visage pâle devint écrevisse.

Il fallait qu'il parle aux Gardiens de la jeune fille. Après tout, il était le Rouge. Et il était si important que cette maison était conçue spécialement pour lui. Tous, ici, n'étaient là que pour le servir.

*Je suis important, mais je ne peux rien faire. Partout où je vais, il y a des Gardiens pour me surveiller. Chaque moment de ma journée est réglé. Je ne décide rien, à part quel coup jouer au lenet.*

Il se sentait mal. Il repoussa violemment la main de sa mère, qui cherchait la sienne, et s'enfonça dans les rosiers sans prêter attention à elle. Il voulut faire quelque chose qui ne lui soit pas dicté par un Gardien, quelque chose qui lui soit propre. Arracher un rosier, prendre une bêche et faire exploser les vitres de la serre, ou même frapper un Gardien avec, pour voir. Ou sortir de la Maison.

*Ils disent que je pourrais mourir si j'allais dehors, mais pourquoi est-ce que je devrais les croire ?*

Son esprit revint à la jeune fille. Peut-être qu'elle vivait hors de la Maison ? Il fallait qu'il la retrouve. Il allait demander aux Gardiens. Si elle vivait à l'Extérieur, peut-être qu'elle pourrait l'emmener ? Ou, à défaut, lui raconter ce qu'était l'Extérieur. Il n'en savait que ce que voulait bien lui en révéler les Gardiens...

Il s'aperçut soudain qu'il avait laissé sa mère seule depuis longtemps déjà. Elle devrait bientôt partir, et ne reviendrait pas avant la semaine prochaine. Il retourna vers la maison, afin de lui dire au revoir. Mais qu'avait-il donc ? Il était échauffé, énervé.

*Peut-être que c'est ça l'ère écarlate dont parlait ma mère dans son discours. Ça aussi, il faut que j'en sache plus.*

« Mère ! Avant que tu partes, j'aimerais te demander... Je voudrais parler de l'ère écarlate, celle où je suis sur le point d'entrer... »

\*\*\*

«.. et lors du départ de sa mère, il l'a interrogée sur l'ère écarlate, et sur ce qu'elle signifiait.

-Parfait.

-Puis il est parti méditer, et il doit dormir en ce moment.

-Merci, Sart, pour votre rapport. Vous voulez un verre d'irlican ? »

Ce n'était pas tous les jours que l'Éphore invitait un jeune Gardien à partager un verre. Sart accepta. Le vieil homme se leva, ouvrit un secrétaire en bois peint, et versa, d'une bouteille à moitié vide, quelques centilitres d'un épais liquide jaunâtre au fond de deux verres. Il en tendit un à son compagnon. Tous deux se mirent à siroter.

« Entre nous, Sart. Plus généralement. Comment voyez-vous notre Rouge, ces derniers temps ?

-Tout me semble se passer correctement. Il a bien gagné sa partie de *lenet* en exploitant la faille ménagée par Cigba. La suggestion nocturne a fonctionné comme prévu, même s'il a fallu trois nuits de murmures pour lui mettre l'idée en tête. Il y eut des Rouges plus rapides... La partie s'est finie avec trente-six heures de retard sur le Calendrier – retard mineur, et acceptable, il me semble. Nous avons introduit le Premier Amour il y a deux jours, et il semble y réagir d'une façon adéquate. Sommeil perturbé. Comportement anxieux, il semble vouloir la retrouver. Il en a parlé à sa mère, évoquant ses lèvres, ses jambes, et sa robe.

-Il n'a rien dit sur ses seins ? Il faut qu'il s'intéresse à ses seins.

-Non, il n'a rien dit, mais il y pense peut-être. Il faudra vérifier. Par sécurité, on peut amplifier légèrement le décolleté du Premier Amour pour la prochaine fois, et rallonger sa robe pour rendre les jambes moins visibles.

-Oui, faites ainsi, mais dans la modération. De toute façon, pour certains détails, il n'y a parfois rien à faire. C'est déjà bien qu'il réagisse correctement au Premier Amour. Il y a eu, dans l'histoire, plusieurs Rouges qui ne montraient aucun intérêt pour les femmes, et nos prédécesseurs ont dû faire des concessions parfois gênantes d'un point de vue dogmatique. Le plus important, pour la prochaine rencontre, ce sera le parfum. N'oubliez pas la règle de maître Drindolo : 'le parfum est la clé de la porte de la mémoire...'

-'...il l'ouvre et la ferme à volonté'. Oui, bien sûr. Le parfum du Premier Amour est prêt depuis des mois, les alchimistes de l'Aréopage me l'ont assuré. Nous le gardons hors de la Maison pour nous assurer que le Rouge ne puisse en aucun cas le sentir avant la deuxième rencontre ».

L'Éphore recula dans son siège, s'y cala confortablement, avant d'avaler une nouvelle gorgée de la liqueur dorée.

« Donc, si je vous comprends, dans l'ensemble, tout va bien.

-Oui.

-Et pourtant, mon cher Sart, je vous sens nerveux. Je ne vous offre pas ce verre pour le simple plaisir de votre conversation. J'aimerais que vous vous détendiez un peu, et que vous me disiez ce qui vous trouble. Cette Maison ne peut accomplir son but que si tous ici travaillent en harmonie, dans un état de stase active. Vous, mon cher, vous êtes, ces derniers temps, bien éloigné de la stase. Je vous ai aperçu remuant pendant la méditation. En ce moment même vous ne cessez de gigoter, et me faites l'effet d'une pauvre créature démente ». Le visage de Sart aurait semblé impassible à une personne ordinaire. Du point de vue d'un Gardien, toutefois, il manifestait une grande nervosité. Un léger rictus animait parfois le coin gauche de ses lèvres, et ses paupières battaient plus fréquemment que de coutume.

« C'est vrai, Éphore. J'aurais dû venir vous voir, et m'ouvrir à vous, de ma propre initiative.

-Que se passe-t-il ?

-Eh bien, ce n'est pas facile à expliquer, encore moins à avouer, mais depuis quelques mois, et plus encore ces dernières semaines, j'ai... j'ai des doutes. J'ai tenté de lutter contre ceux-ci, mais ils ne cessent d'envahir mon esprit, en dépit de mes efforts ». Puis, immédiatement, avec un rictus encore plus prononcé, il ajouta : « Je sais que ces doutes peuvent faire obstacle à l'accomplissement de ma mission. Je comprendrais si vous décidiez de me rétrograder ou de m'expulser.

-Evidemment que vos doutes font obstacle, puisqu'ils vous troublent au point que vous avez tenté de me les cacher depuis tellement de temps, mais c'est à moi de décider si cela justifie un blâme ou une expulsion. Votre opinion en la matière compte peu. Vous comprenez bien qu'une expulsion ferait *aussi* obstacle à l'accomplissement de notre mission commune. Le Rouge vous connaît, maintenant, en dépit du masque. Il connaît votre voix, votre odeur, votre manière de marcher, et vous faire remplacer par un

autre Sart perturberait sérieusement son Faisceau. Vous faites partie de son premier cercle ! Il est probable que je n'aurais jamais dû vous faire rentrer dans la Maison, mais l'erreur est mienne, peut-être plus que vôtre. À présent, je dois décider de la conduite à tenir. Pour ça, il me faut en savoir plus sur vos doutes. Je vous écoute. Surtout, cette fois, ne me cachez rien ».

Sart resta silencieux un long moment, et reprit, d'un ton embarrassé : « Je vais faire de mon mieux. Vous me pardonnerez si j'emprunte la voie narrative pour vous confier mes doutes. Je suis incapable, à ce stade, de les exposer de manière analytique.

-Faites.

-Quand j'étais enfant, comme presque tous les enfants, et comme les gens du peuple, je pensais aux dieux comme à des créatures quasi-humaines, simplement beaucoup plus puissantes, et immortelles. Je pensais que l'Identique et le Différent, l'Unique et la Dyade, le Lourd et le Léger, et tous les dieux, étaient plus ou moins ainsi que les statues de nos temples les représentent. Je pensais qu'ils vivaient dans le ciel, et que nos rituels, nos prières, les satisfaisaient, comme on peut satisfaire un parent ou un ami. Je croyais que le bien plaisait aux dieux et que le mal les fâchait.

-Oui, bien sûr. Moi aussi, enfant, j'ai cru cela. C'est bien naturel.

-Et, dans l'adolescence, à peu près au moment d'entrer au séminaire, j'ai commencé à avoir des doutes. Cette multiplicité de dieux surhumains, et pourtant tellement humains, a commencé à me sembler suspecte. J'ai même, pendant quelques mois, songé que peut-être les monothéistes avaient raison. Qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, infiniment plus puissant que les humains, et radicalement différent d'eux. A l'époque, cela me semblait plus élégant, plus logique. Et je dois avouer que je n'arrive pas encore à me défaire complètement d'un sentiment de honte quand je repense à mes ruminations de cette période ».

L'Éphore eut un geste d'impuissance souriante. « Beaucoup de jeunes gens passent par là. Généralement, cela ne dure pas plus de quelques semaines.

-Oui. Cela a duré un peu plus longtemps pour moi, peut-être en raison d'une certaine lenteur d'esprit, ou parce que je n'osais en parler à personne. Déjà, les mêmes erreurs... Puis, comme beaucoup, c'est l'étude de la théologie et de la dialectique, en deuxième année de séminaire, qui m'a sauvé. J'ai compris que les dieux n'étaient pas ces individus célestes que l'on pouvait contrarier, mais qu'ils étaient des Idées Universelles, des Principes Éternels et Immuables auxquels on pouvait participer, par l'Instanciation et par la Contemplation. Et que c'était la fonction des prières, de la méditation, des rituels : participer à ces principes éternels, et devenir ainsi une partie du Divin. Je voyais la supériorité de notre polythéisme bien compris sur les fables monothéistes »

L'Éphore hocha la tête en souriant, d'un air entendu.

« À la fin du séminaire, j'ai recommencé à avoir des doutes. Je ne dirais pas que j'ai alors redécouvert par moi-même les Soixante-Sept Dilemmes de maître Karounoï, mais enfin, certains de ces problèmes, sous une forme plus fruste et plus intuitive me traînaient dans la tête. Cette fois, je m'en suis ouvert à mes maîtres. Ils m'ont dit que seuls les Gardiens avaient réponse à mes questions, et qu'ils ne partageraient pas un tel savoir avec de simples séminaristes voués à la prêtrise. Autant que le souhait de servir mieux encore l'ordre divin, c'est le désir de savoir, de chasser ces doutes, qui m'a mené à la Haute École.

-Un cheminement plus courant que ce que vous semblez supposer, mon cher Sart ! ». Le sourire de l'Éphore se fit légèrement plus marqué. Sart se demanda s'il se moquait de lui, avant de continuer.

« À l'École, à nouveau, j'ai vu ma conception naïve – que je pensais très savante et profonde – s'effondrer. J'ai lu Karounoï, et les commentaires de Missak, de Tchernai et de Maboli-Cizart. Ces livres étaient interdits dans la bibliothèque du séminaire, et les seuls exemplaires – légaux – se trouvent à l'Aréopage et à l'École. J'ai compris l'absurdité de la réification des Principes. J'ai vu que les dieux, les Idées, étaient autant de fictions d'immuabilité dans un monde naturel, mouvant, où n'existent que l'Ici et le Maintenant. J'ai compris que même les individus humains meurent, en un sens, à chaque fraction d'instant, et ne survivent qu'indirectement, par l'unité de leur Faisceau d'expériences et de souvenirs. Et j'ai compris ce que les Gardiens font avec les Primordiaux, les cinq Couleurs : ils créent et maintiennent la seule véritable éternité, la seule forme d'immortalité qui puisse être, en s'assurant qu'existent toujours, dans l'Ici et le Maintenant, quelques individus, aussi rares soient-ils, dont le Faisceau d'expériences et de souvenirs soit toujours similaire.

-Et c'est ainsi que vous êtes arrivé dans notre Maison, l'un des quelques cinquante Gardiens qui s'échinent pour que notre Rouge ait la même série d'expériences et de souvenirs que les cent quatre-vingt-sept Rouges qui l'ont précédé, et que les innombrables Rouges qui suivront, à l'infini – vous-même répliquant une bonne partie des expériences et des souvenirs des Sart qui précèdent et qui suivent, participant ainsi à une immortalité secondaire. Qu'auriez-vous pu souhaiter de mieux ? ».

Sart se racla la gorge. « C'est précisément sur tous ces points-là que j'ai maintenant des doutes.

-Je vous écoute.

-Je vois des difficultés partout, et je ne suis plus satisfait des réponses officielles. Cette conception me semble comme une barque fuyant de toute part, qu'on essaye d'écoper, de réparer, sans succès possible, et dans laquelle l'eau continue de rentrer et de monter. D'abord, je vois bien que notre Rouge a ses expériences propres, qu'on ne peut pas contrôler. Même si l'on parvenait à régir exactement tout ce qui se passe dans son champ de vision, tout ce qui parvient à ses organes sensoriels – ce qui, vous le savez, n'est pas le cas ! – la manière dont il réagirait nous échapperait toujours. La ressemblance avec les Rouges passés est donc incomplète, et peut-être même superficielle. Elle n'existe que pour notre œil

extérieur, trop grossier pour pénétrer les subtilités de la vie intérieure des Rouges, les mille pensées frissonnantes qui ne cessent de les traverser.

-Bien entendu, Sart, qu'il n'y a pas de ressemblance parfaite. Il n'y en a jamais. Vous savez bien qu'il en va de même dans le cas de la survie individuelle ordinaire. Votre Faisceau d'expériences et de souvenirs est continu, mais perpétuellement mouvant. Aucun de vos souvenirs ne reste exactement le même au cours de votre vie, et pourtant vous survivez.

-Cette réponse officielle ne me satisfait plus. Le fait que la survie ordinaire, elle aussi, repose sur des ressemblances imparfaites, ne me console pas. Après tout, peut-être que la survie ordinaire n'est pas une survie du tout. Que, peut-être, personne ne survit jamais au-delà de quelques secondes.

-Comme vous le savez, maître Tchernai a réfuté cette hypothèse...

... avec l'argument linguistique. Mais cet argument me semble maintenant n'être qu'une plaisanterie astucieuse. Peu m'importe la sémantique du mot « survie ». Et puis, quand même ! Quand même nous parviendrions à de la ressemblance parfaite, à une véritable similarité du Faisceau. J'ai l'impression que nous n'aurions toujours pas ce que voulons vraiment. Au lieu d'une éternité immuable, nous aurions simplement une muabilité un peu particulière, qui génère des configurations locales un peu plus stables. Pourquoi accorder la moindre importance à cela ? Une rivière qui ne sort jamais de son lit continue de couler ».

L'Éphore lui sourit. Sart se sentit ridicule. Il venait d'élever la voix. Il avait parlé comme un adolescent exalté.

« J'ai l'impression », reprit-il en s'efforçant de maîtriser sa voix, « qu'une fois de plus, une conception que je pensais solide et satisfaisante s'avère naïve et bancal. Tout ce que nous faisons ici commence à me sembler dénué de sens. Je n'ai rien pour remplacer cette conception.

-Vous voudriez une meilleure réponse ? Vous ne pensez pas qu'elle finirait elle aussi, un jour ou l'autre, par vous sembler douteuse ?

-Peut-être. Mais dans l'immédiat c'est bien ce dont j'ai besoin.

-Vous pourriez commencer, Sart, par m'expliquer ce qui, d'après vous, aurait de l'importance – si ce que nous faisons ici n'en a pas, si cette stabilité locale, comme vous dites, ne vous suffit pas.

-Je ne sais pas. Une véritable éternité, peut-être. Je ne suis pas sûr de savoir ce qu'elle serait. Parfois je me dis que même une chose véritablement éternelle n'en aurait pas plus de valeur pour autant. Parfois je crains que rien ne puisse être éternel de toute façon, ou peut-être, au contraire, que toutes les choses sont déjà éternelles : qu'elles le sont dans leur muabilité même, car il est vrai, éternellement, qu'elles sont dans le temps, et muables, qu'elles apparaissent, puis disparaissent. Que chaque souffle, chaque rayon de lumière, chaque craquement de feuille, chaque silence, est éternel de cette façon. Cette dernière

idée me rend joyeux, mais presque immédiatement je me dis qu'il ne s'agit peut-être encore que d'un tour que mon esprit se joue à lui-même.

-Et ce serait très grave, n'est-ce pas ? »

Sart demeura silencieux.

L'Éphore reprit : « Chaque chose, chaque moment, chaque détail, sont exactement ce qu'ils sont, et rien d'autre. Le fait que vous, Sart, adoptiez ou préféreriez telle ou telle manière de formuler ce qu'ils sont, n'y changera rien – ne pourrait rien y changer. Mais je crains que vos doutes ne soient plus dangereux pour notre mission que ce que je pouvais soupçonner. Nous allons probablement devoir vous remplacer, quoique je ne vois aucune nécessité de hâter ma décision. Ni d'ailleurs de vous rétrograder. En attendant, restez un peu ici, allumez le poêle à charbon, et servez-vous un autre verre d'irlican – un verre éphémère ou éternel, à votre guise. Mais vous n'oubliez pas de reboucher la bouteille ».